

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 1

Artikel: Poignée d'histoires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

balles et prêt à affronter l'émeute comme jadis la Grande Redoute.

Au physique, c'était un beau vieillard, taillé en Hercule, avec des cheveux blancs frisés encadrant un visage énergique et un sourire d'une mansuétude infinie.

Aussi était-il adoré dans sa paroisse et, malgré les craintes de ses fidèles, il n'avait pas consenti à retarder d'un jour la date fixée pour la Première Communion, en dépit du volcan en ébullition, dont les laves étincelantes menaçaient de tout engloutir.

— Croyez-vous donc que je vais faire attendre le bon Dieu pour ces gaillards-là ? répondait-il aux objurgations des timorés.

* * *

Les cloches sonnaient à toutes volées, et se hâtant vers l'église, les hommes en grande toilette, les papas, sanglés dans la redingote de cérémonie, conduisaient, glorieux et émus, les fillettes enveloppées du voile de mousseline, les garçons tout fiers de leur brassard d'argent.

Au premier rang des blanches colombes emplissant le modeste chœur, deux bœquilles mettaient leur tache noire, et le regard apitoyé se posait avec intérêt sur une communante, la plus petite, qui, elle, oubliait certainement son infirmité dans la pure extase de ce beau jour. C'était Madeleine Prial.

Sa mère, honnête ouvrière de campagne, avait épousé, à son retour du service, le fils d'un voisin, Pierre Prial, qui avait fait un corgé en Afrique et décroché les galons de sergent sous les ordres de Bureau. Malheureusement, il avait rapporté aussi de la fréquentation des Bat'd'Af' des théories subversives, des œuvres peu édifiantes et de fâcheuses habitudes d'intempérance. De plus, non content d'avoir à peu près perdu ses croyanées de jeunesse, il railait impitoyablement celles de sa femme, posant à la forte tête, au libre penseur, ce qui lui valait une haute considération..., au cabaret, dont il était un des habitués et où on le présentait comme une autorité aux commis-voyageurs en révolution, parcourant déjà les villages.

Cependant, ce n'était pas un mauvais cœur ; il y avait chez lui plus de fanfaronade que ce méchanceté réelle, et la petite ayant été malade peu à près sa naissance, il avait couru de lui-même chercher le prêtre pour la faire baptiser. C'est qu'il l'adorait sa petite ! Pour elle, rien n'était trop beau, trop bon, trop cher, et, certes, si quelque chose eût peu l'arracher à son vice, c'était ce petit être fragile, qu'il ne touchait qu'avec précaution, craignant de lui faire mal en l'embrassant. Et parfois, en le voyant jouer avec elle sur le seuil de leur maisonnette, la faire sauter sur son genou, lui chanter les refrains de son enfance, la mère attendrie se reçut renait à espérer.

Malheureusement, quand il avait bu, il ne reconnaissait plus ni sa femme ni sa fille, et rien n'arrêtait son ivresse frivole l'instant aux pires excès.

Un soir, la laborieuse couturière, sur qui reposait en grande partie la charge de la maisonnée, achevait une toilette de communante, à laquelle elle donnait un coup de fer avant de la mettre dans un carton pour la livrer, lorsque Pierre rentra, la démarche avinée, la langue pâtieuse, les yeux troubles.

La vue de cette robe blanche l'irrita, comme une cape rouge le taureau, il se répandit en invectives contre les calotins et leurs mœurs :

— Je ne veux pas voir ça chez moi.... Jette-moi ça au feu.... plus vite que ça....

Sans répondre, elle se hâta de plier le voile, la jupe.

Ce silence exaspéra plus encore le fureux ; il saisit le fer à repasser posé sur la table et, d'une main mal assurée, le laissa à la tête de sa femme....

Un double cri.... cri de douleur, d'indignation.

Le lourd projectile est allé s'abattre sur le berceau de la pauvre, qui pleurait tout bas, réveillée par le vacarme : elle avait les jambes brisées....

(A suivre.)

Vieilles chansons

I. Le Bon an

Bonsoir, bonsoir, maître de ces lieux,
Voici le bon an qu'attendi,
Que tot le monde ait réjouyi
Que Due vos dont lai boenne année !

Aitaint les gros que les petêts
Que tot le monde ait réjouyi
Que Due vos botte en in bon an,
Et Due vos dont lai boenne année !

Lai douce Vierge et in dyaidjin
Qu'eï yi crâchait de tos les bins,
Qu'eï yi crâchait de pain di vin,
Que Due vos dont lai boenne année !

Not Seigneur s'y promenait
Aïvô in bâton d'airgent farri
Que Due vos bote en in bon an
Et Due vos dont lai boenne année !

Lo pu brâve hanne di pays
Cât le Djoerdjat que lo voili
Que Due vos botes en in bon an !
Et Due vos dont lai boenne année !

Que Due bénie ceute majon
Tos les laittes et les tchevirois.
Que Due vos botte en in bon an.
Que Due vos dont lai boenne année !

II. Les Rois

Trois rois nous sommes rencontrés
Au nom de Dieu vers ces contrées,
Nous sommes ici tout droit venus,
Pour adorer l'enfant Jésus.

En quinze jours quatre cents lieues
Avons couru en cherchant Dieu
Son étoile nous a conduits
Elle nous éclaire jours et nuits.

Nous l'avons vue en Orient
Sur chemin droit sur Bethléem,
En poursuivant notre chemin
Avons trouvé ce grand Dauphin.

Dans l'étable nous l'avons vu
Dans une crèche, emmailloté ;
Un bœuf, un âne sont alentour,
Le réchauffant lui font la cour.

Dans cette étable l'avons trouvé
Là où nous l'avons adoré
Nous lui avons fait de beaux présents
D'or et de myrrhe et de l'encens.

Hérode, ce grand roi méchant,
Nous demande après cet enfant
Pour l'adorer ainsi que nous,
Mais le faux traître était jaloux.

Poignée d'histoires

Une malice

Lors de son premier voyage à la recherche de Livingstone, Stanley avait été reçu avec autant d'empressement que de courtoisie à la mission catholique de Bagamoyo (Zanzibar).

Quelque temps avant l'arrivée de Stanley, un navire de guerre français avait fait visite à cette même mission, où officiers et matelots, outre l'accueil fraternel, avaient fait ample provision de fruits et de l'huile. En retour, les officiers avaient fait quelques cadeaux aux missionnaires, en particulier une caisse de vin de champagne. Naturellement, cette dernière fut réservée pour les cas extraordinaires.

La visite de Stanley, dont le nom était déjà connu, parut propice pour l'ouverture de la fameuse caisse, et le généreux vin de France servit à fêter le retour de celui qui venait de retrouver Livingstone.

Aurait-on pu supposer qu'un pareil acte d'urbanité fut plus tard imputé à crime à la mission par le célèbre explorateur ? Au lieu de remercier les missionnaires de leur gracieuse réception, Stanley raconta d'une façon très mordante qu'il avait bu du Cliquot, et du n'importe, dans un trou du Zai gubar, et il ajouta que « les yeux baissés des pieux gourmets ne brillaient pas peu sous l'effet de cette chaleureuse influence ! » On ne pouvait être plus galant.

Les amis de la mission, indignés de ce manque de courtoisie, conseillèrent au P. Homer de relever vertement celui qui n'avait n'en pas la reconnaissance de l'estomac. Très calme, le P. Homer se contenta de dire :

— On ne répond pas à de pareilles attaques. Nos ennemis ne manqueront pas de dire que ces curés n'en font pas d'autres. Quant à nos amis, ils jugeront comme il convient celui qui répond à une gracieuse courtoisie par un pareil procédé. Il vaut donc mieux garder le silence !

Quelques années plus tard, Stanley revint à Bagamoyo pour recruter des Zanzibarites, et il se présenta de nouveau à la mission, dont les bons offices ne lui étaient pas inutiles. Sans rancune, le P. Homer invita à dîner Stanley et le consul anglais qui l'accompagnait. En se mettant à table, le Père s'excusa de la frugalité du repas, car l'arrivée inopinée des voyageurs n'avait pas permis de préparer un petit extra pour ces Messieurs qui devaient se contenter de l'ordinaire de la communauté. Le menu en effet était peu varié : du porc salé et des haricots dont la résistance indiquait l'âge respectable. A la fin, on trinqua avec une affreuse piquette, et, très aimablement, le P. Homer fit remarquer combien il regrettait de n'avoir pas eu un nouveau navire de guerre pour fournir du champagne comme au premier voyage.

Au sortir de table, le consul anglais confia au P. Homer qu'il avait une faim de loup, mais qu'il ne regrettait pas la magistrale leçon qui venait d'être donnée à Stanley.

Il faut croire que Stanley la comprit aussi et la sentit vivement, car, plus tard, parlant du P. Homer à Mgr Augouard, l'explorateur anglais ne cessait de répéter :

— Aoh ! yes, très malin, très pointilleux !

La prière de deux saints

Le jour de sa première messe, Mgr Gaston de Ségur supplia la Sainte Vierge de lui accorder la plus grande épreuve possible et la grâce de la supporter chrétienement.

Il aimait passionnément la peinture, la perte de la vue devait donc être pour lui le plus grand sacrifice.

Or, le premier jour du mois de Marie de l'an 1853, à midi, au son de l'*Angelus*, il s'unit tout à coup que son œil gauche, cessa de voir.

Si grande que fût l'épreuve, il ne recula pas et ne demanda point grâce pour l'autre œil.

Ayant désiré seulement revoir tous les siens avant de devenir tout à fait aveugle, cette grâce lui fut accordée.

C'est au sein de sa famille, le 2 septembre, que le sacrifice fut consommé et qu'il cessa complètement de voir.

On comprend pourquoi Mgr de Ségur ne voulut jamais prier pour recouvrer la vue.

Et quand M. Dupont, qui faisait des miracles à Tours, devant la Sainte Face, le supplia de prier pour cela, le courageux prélat lui dit avec conviction :

— J'estime que la Sainte Vierge m'a fait une très grande grâce quand je suis devenu aveugle, et je ne ferai rien pour guérir.

— Vous ne m'empêcherez pas de prier.

— Certes non, car le bon Dieu ne fera que ce qu'il voudra.

— Vous allez prier avec moi.

— Oh ! non ! ou plutôt je prierai volontiers avec vous, mais je demanderai de rester aveugle, s'il plaît à Dieu.

Et ils prièrent devant la Sainte Face, où l'on obtenait des miracles.

Après un moment de silence :

— Ah ! Monsieur Dupont, s'écria le prélat, j'y vois. Je vois la Sainte Face ! Que Dieu est bon !

Et aussitôt il ajouta :

— Je n'y vois plus rien.

Et il fit la description de la tâne image et de tout le petit oratoire qu'il avait pu embrasser d'un coup d'œil.

Les deux saints avaient été exaucés.

Conquête nouvelle

L'art mécanique marche de conquête en conquête. Les produits de l'industrie humaine qui se fabrique sans l'intermédiaire d'une machine deviennent de plus en plus rares. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Ce n'est pas à nous à trancher la question. Nous nous contenterons de constater une fois de plus que le Progrès est en marche !...

Les Américains ont la passion de l'invention, ce qui ne veut pas dire que tout ce qu'ils inventent soit pratique. Mais on ne peut qu'admirer la nouvelle machine qu'ils ont combinée pour construire mécaniquement les réseaux de chemin de fer.

Cet engin répondait à un besoin réel. Aux États-Unis, la construction des voies ferrées a pris un essor formidable : l'immense république sera bientôt couverte d'un réseau métallique aux mailles serrées. En raison même de la fréquence des grèves, les entrepreneurs des grands travaux publics se préoccupaient dès longtemps de trouver le moyen de se passer le plus possible de la main-d'œuvre.

Ce moyen est désormais en leur possession.

La *laying track engine* exécute simultanément diverses opérations. Comment est-il fabriqué ? Deux courroies de transmis-

sion, courant de chaque côté d'une longue plateforme, amènent à pied d'œuvre les traverses, énormes madriers qui tombent automatiquement sur un lit de roches cassées, et sur l'emplacement exact que chacun d'eux devra occuper.

A l'aide de leviers, deux ouvriers n'ont plus qu'à rectifier la position.

La machine avance progressivement sur les rails qu'elle vient elle-même de poser. Les longues barres d'acier sont, elles aussi, placées automatiquement, et le rôle des ouvriers est réduit à sa plus simple expression : il ne leur reste plus qu'à assujettir les boulons.

La machine traîne à sa suite plusieurs wagons chargés de rails et de madriers ; ce sont autant de réserves où les bras du monstre — d'autres courroies de transmission — ne cessent de puiser.

Ces quelques détails suffisent à démontrer au lecteur l'économie de temps et de main-d'œuvre que la *laying track engine* a permis de réaliser. Elle a reçu le « baptême du feu » dans des circonstances dramatiques.

Pittsburgh, la plus grande ville industrielle du Nouveau Monde, le centre de l'industrie de l'acier, n'était desservie que par une seule ligne de chemin de fer, le Pennsylvania Rail road, la plus puissante corporation des États-Unis.

L'absence de lignes concurrentes permettait à cette compagnie d'imposer ses volontés aux grands industriels de la région. Fuyant cette tyrannie, plusieurs usiniers avaient déjà transporté leurs établissements dans des régions plus hospitalières.

La compagnie en prenait à son aise, refusant de modifier ses tarifs et ses horaires, et faisant la sourde oreille quand les autorités municipales lui demandaient de multiplier le nombre de ses trains. En 1902, Pittsburgh exporta 77 millions de tonnes de marchandises par voie ferrée et près de 10 millions de tonnes par voie fluviale. Les wagons manquèrent. D'immenses quantités de marchandises furent en souffrance dans les entrepôts.

C'est alors qu'une compagnie rivale, celle du Wabash Railroad, résolut de construire un embranchement qui relierait Pittsburgh à son propre réseau. La Pennsylvania lui déclara une guerre sans merci ; elle acheta sans compter tous les terrains où la Wabash pouvait lancer sa nouvelle ligne.

Mais elle n'avait acheté que la surface de ces terrains ! Et les ingénieurs de la Wabash s'empressèrent d'acheter en secret leur *sous sol*. Les travaux commencèrent aussitôt, tandis que les deux compagnies se livraient une guerre acharnée devant tous les tribunaux compétents.

La Wabash devait gagner. Pittsburgh, depuis quelques mois, est desservie par deux grandes lignes. Mais on jugera des difficultés que les ingénieurs eurent à surmonter pour arriver à ce résultat.

L'embranchement qu'ils viennent de construire n'a que soixante mille de longueur, et il comprend vingt tunnels et soixante ponts, soit environ un pont pour 1600 mètres !

On ne sera pas surpris d'apprendre que la construction de cette ligne, unique au monde, a coûté plus de 1,200,000 fr. par kilomètre.



Carnet du paysan

Culture du seigle. — Aménagement d'un fruitier. — L'avoine.

C'est un vieux paysan, cher lecteur du *Pays du dimanche*, qui vous donnera quelques avis, que j'espère être utiles et goûtables dans les milieux agricoles : en tout cas, ils sont le fruit de lectures choisies et d'expériences propres. J'emprunterai ainsi parfois les conseils pratiques de cultivateurs et d'horticulteurs expérimentés dans le métier, et ma bâche sera ren plie si je contribue en quelque chose à redonner un peu l'amour du sol à notre nature et belle jeunesse des champs.

Causons aujourd'hui de la culture du seigle, qu'il ne faut pas abandonner.

A peine débarrassés de leurs moissons, les champs sont immédiatement ensemencés, soit pour les cultures dérobées d'automne, soit pour du colza, de la navette d'hiver, des navets, des raves ou du trèfle incarnat : toutes plantes qui seront les bienvenues. Les semaines de seigle ne tarderont guère non plus ; aussi croyons-nous intéressant d'en décrire la culture.

Pour le seigle, autant au moins que pour le blé, le choix de la semence présente une importance considérable. On remarque, d'une façon presque constante, que les races de seigle trop longtemps cultivées de suite dans la même ferme dégénèrent très vite. Il est donc bon de renouveler fréquemment les semences.

Une bonne variété est le seigle d'hiver de Brie, dont la tige monte haute et vigoureuse et qui se distingue surtout par son fort rendement en grain gros et long, plutôt gris que rosé ou verdâtre ; on peut le semer jusqu'en octobre, mais les semences de septembre réussissent habituellement mieux.

Le seigle de Schleswig est une race d'importation allemande dont la paille est fine et très longue, l'épi également mince et long. Le grain est plus allongé que celui de teinte verdâtre.

Le géant d'hiver, non moins productif que les variétés précédentes, se montre plus étoffé dans toutes ses parties. La paille est plus grosse et plus blanche. L'épi, un peu moins long, contient un beau et gros grain de couleur claire, rosée ou chamois, de très belle apparence.

Il existe bien d'autres variétés de seigle ; mais les trois ci-dessus décrites sont les meilleures ; les deux premières pour les terres pauvres et mal fumées, la troisième plus spécialement pour les terres déjà mises en bon état de richesse, où le seigle est cultivé pour ses emplois spéciaux et non plus seulement parce qu'il n'est pas possible d'y récolter autre chose.

Il est indispensable de donner aux seigles des engrains si l'on veut obtenir des rendements rémunérateurs : 200 kilos de sulfate d'ammoniaque, 200 kilos de superphosphate et 150 kilos de chlorure de potassium, voilà une excellente formule d'engrais à employer par hectare. La potasse, en particulier, est l'élément de la fructification, elle est très facilement assimilée depuis le début de la végétation jusqu'à la floraison ; aussi les sels potassiques ne doivent-ils jamais être négligés dans les fumures du seigle cultivé pour son grain.

Comme fourrage vert, le seigle a sa place